

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Une Oeuvre d'art au Collège St-Charles  
de Porrentruy : la mosaïque de Paul  
Monnier

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 316-320

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



## La mosaïque de Paul Monnier

On pense que les Romains furent les premiers à pratiquer l'art de la mosaïque. Ils en ornaient leurs palais, leurs villas et leurs piscines. Au moyen de petits cubes de marbres noyés dans un lit de mortier, ils composaient de vastes ensembles où revivaient des scènes mythologiques, la flore et la faune traitées d'une manière décorative.

Il nous reste en Suisse de remarquables vestiges de ces œuvres. Citons les mosaïques d'Orbe, d'Avenches et le beau morceau qui rehausse un local de l'Université de Fribourg : le combat d'Hercule et du Minotaure au centre du labyrinthe.

Les Byzantins remplacèrent souvent le marbre par des pâtes de verres colorés ou plaqués d'une feuille d'or. Sous leur impulsion, les basiliques se couvrirent, dans tous les pays soumis à leur influence, d'une éclatante parure d'or, d'azur et de pourpre. Les sanctuaires de Sicile, de Rome, de Ravenne et de Venise montrent au visiteur émerveillé leur revêtement dont on peut difficilement imaginer la splendeur.

En Egypte et en Espagne, les Arabes utilisèrent ce procédé avec un bonheur nouveau. Durant les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, la famille des Cosmates se spécialisa, en Italie, dans le pavement des églises en mariant les marbres aux porphyres. Ces générations d'artistes ont aussi laissé une multitude d'ambons et d'autels ornés de délicates mosaïques. Les cloîtres de St-Jean-de-Latran et de St-Paul sont les plus précieux témoins de cette école.

Reprenant le procédé romain, le peintre Paul Monnier, secondé par d'habiles mosaïstes, M. et Mme Grichting-Le Bourgeois, avait donné les cartons d'émouvantes

décorations pour les églises de St-Maurice et de Bex et le bâtiment d'école de St-Pierre-des-Clages.

Les belles surfaces conviennent particulièrement à cet artiste. C'est pourquoi nous avons pensé à lui lorsqu'il s'agit de décorer le chevet de la chapelle du Collège St-Charles qui donne sur la cour des élèves.

Jusqu'à ce jour, une simple croix de bois accentuait la nudité d'un mur qui appelait une mosaïque. Elle chante à présent sur la chaude maçonnerie de calcaire jurassique.

Le sujet s'imposait tout naturellement. S. Charles Borromée, le patron du Collège, allait désormais régner sur les jeux et les travaux des jeunes gens mis sous sa haute protection.

Dans un rectangle allongé de 6 mètres de hauteur lié au mur par un cadre aux plans inclinés, S. Charles dresse sa noble stature. On connaît le splendide portrait du peintre Crespi à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan. Paul Monnier s'en était inspiré lorsqu'il décora l'église d'Avusy. Il a repris avec beaucoup de maîtrise ce document authentique et il l'interprète avec autorité. Ce visage si bien racé propose sa solide architecture dans un éclairage intense qui découpe des plans radieux et creuse des ombres. Il se présente de profil, mettant en évidence un large front plein de graves pensées, un nez à la courbe délicate, une bouche habituée au silence. De son belvédère, le saint contemple la ville d'un regard attentif, avec une poignante invitation. Un col de linge frais dégage cette tête magnifique aux cheveux courts. Austère et pourtant si tendrement humaine, elle inspire le respect et l'amour le plus filial.

Sur la soutane noire, la « cappa magna » drape les larges plis de son étoffe rouge. Elle enveloppe le personnage et lui donne un air d'incomparable dignité. Elle suit le mouvement du bras gauche dont la main porte le livre de la doctrine. Sur le bras droit relevé, elle s'assouplit et dégage une main superbe dont les doigts effilés esquissent un savant commentaire.

Au pied du saint, un page est à genoux. A deux mains, il porte le chapeau cardinalice. Il ouvre sur le monde ses grands yeux noirs un peu étonnés du spectacle qui s'offre à son regard. Peut-être serait-il heureux de rejoindre les adolescents qui gambadent en liberté. Pour le moment, il ne peut s'échapper. Il accomplit une fonction en costume d'apparat. Une large fraise ajoute au sérieux de la mise. Un manteau de cour où s'épingle un chapelet de pierreries tombe en larges pans d'un brun chaud. Une courte culotte à crevés dégage une jambe bien faite serrée dans un bas d'un vert pointillé d'or.

A l'angle gauche, une couronne princière surmonte la devise de S. Charles qu'il traçait en caractères gothiques « humilitas ».

Les deux personnages s'enlèvent sur un fond de marbres bleus et gris mêlés de serpentine. Dans ce ciel papillotant passe comme une voie lactée d'astres jaunes qui l'éclairent et sont un rappel de l'auréole constellée.

Ce qui frappe dans cette oeuvre où la majesté le dispute à la grâce, c'est la plénitude de la composition, l'exacte disposition des masses, l'équilibre des volumes, en sorte que les pleins et les vides jouent sans heurts dans l'aire comblée à souhait. Chaque détail retient le regard sans l'attacher et l'œil suit le mouvement ascensionnel qui, partant du manteau déployé, s'achève en pyramide au visage du saint rayonnant d'une beauté sereine.

L'étonnement croît encore lorsqu'on observe la facture de ce sujet monumental. C'est ici qu'on admire l'art et la patience des mosaïstes. Il fallut d'abord traduire en mosaïque le carton du peintre et deviner ses intentions. Sur des transparents minutieusement dessinés dont chaque petite cellule portait en chiffre la qualité des pierres choisies, tout un puzzle, indéchiffrable en son envers pour le profane, établit une savante géométrie. Un ciment armé fixa ensuite ce fragile assemblage, résultat d'un obscur et long travail. Retourné, le panneau livre enfin son secret. Alors interviennent les retouches, les polissages et les derniers apprêts qui donnent aux tons leur éclat ou leur profondeur. A distance, on oublie la matière fragmentée

et l'ensemble naît du choix des marbres, de leur distribution, de la place étudiée des lumières et des ombres.

Les moindres détails témoignent d'une conscience appliquée, d'un métier souverain. Pour le connaisseur, ils révèlent un tour de force, car exécutés au moyen de petits cubes, ils apparaissent lisibles et rendus à merveille. Aucune facilité, nul subterfuge pour éviter la difficulté, mais au contraire le soin le plus scrupuleux pour suivre l'idée du peintre. En présence de cette lente discipline, on reste confondu d'émotion. Le plaisir augmente encore lorsqu'on découvre le riche appareil dont se compose cette mosaïque. Car c'est le mérite de M. et Mme Grichting-Le Bourgeois d'avoir inventé ce style et de tirer les effets les plus riches, les plus inattendus en associant les galets roulés, les marbres multicolores, le silex, la serpentine ou le travertin.

Maintenant, rassemblés et joints solidement au mur, les panneaux rétablissent l'unité de ce splendide morceau qui fait honneur au peintre qui l'a conçu et aux artisans qui lui ont donné vie durable.

Rattachée au passé par une technique qui rappelle la ferveur des anciens maîtres, cette mosaïque porte les caractères de ce temps. Aussi peut-elle prendre place parmi les authentiques chefs-d'œuvre.

Edgar VOIROL